

La vie est ailleurs

France Ducasse, *La matamata*, Québec, L'instant même, 1998, 156 p.

Albert Martin, *L'homme et l'enfant maure*, illustrations de Louise Latraverse, Québec, Le Loup de Gouttière, 1998, 212 p.

Gervais Pomerleau, *Rocher-aux-Oiseaux*, Brossard, Humanitas. 1999, 184 p.

Marie-Claude Fortin

Numéro 96, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37484ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, M.-C. (1999). Compte rendu de [La vie est ailleurs / France Ducasse, *La matamata*, Québec, L'instant même, 1998, 156 p. / Albert Martin, *L'homme et l'enfant maure*, illustrations de Louise Latraverse, Québec, Le Loup de Gouttière, 1998, 212 p. / Gervais Pomerleau, *Rocher-aux-Oiseaux*, Brossard, Humanitas. 1999, 184 p.] *Lettres québécoises*, (96), 18–19.

France Ducasse, *La matamata*, Québec, L'instant même, 1998, 156 p., 18,95 \$.

Albert Martin, *L'homme et l'enfant maure*, illustrations de Louise Latraverse, Québec, Le Loup de Gouttière, 1998, 212 p., 14,95 \$.

Gervais Pomerleau, *Rocher-aux-Oiseaux*, Brossard, Humanitas, 1999, 184 p., 19,95 \$.

La vie est ailleurs

De Havre-Saint-Pierre aux îles de la Madeleine, en passant par Venise et le Maroc, trois livres qui nous font voyager dans le temps, l'espace et l'histoire.

ROMAN

Marie Claude Fortin

UNE FEMME NOMMÉE LÉNORE, LA CINQUANTAINE ENTAMÉE, le passé surchargé de mauvais souvenirs, décide de partir en voyage comme on fuit en avant, pour repousser le moment de son suicide.

Une voix juste

Pour Lénore, « le bout du monde est un village de la Côte-Nord ». Ainsi s'embarque-t-elle à bord d'un autobus qui la mène à Havre-Saint-Pierre. Et de là, décide d'aller visiter, à Baie-Trinité, le phare de Pointe-des-Monts, « histoire de s'en mettre plein la vue avant d'attenter à ses jours ». C'est là, tout près du phare, dans un restaurant aménagé dans la maison du gardien, qu'elle fera l'une de ces rencontres qui changent le cours d'une vie. Manulal Chandulal Patel, un homme lui aussi d'âge mûr, « un Indien en Amérique, un vrai, venu de loin mais d'Afrique — il n'a jamais vu l'Inde de sa vie — », qu'elle surnommera affectueusement Thomas-Mann. Ils ne se marieront pas mais, après de nombreux voyages autour du monde, auront beaucoup d'enfants, cinq filles et un garçon. Et ce, malgré l'âge avancé de Lénore (« cinquante, cinquante-deux, cinquante-sept ans », on ne le saura pas précisément). Il faut savoir que dans l'univers imaginé par France Ducasse, si les événements tragiques se multiplient, de tels miracles peuvent aussi survenir.

Avec *La matamata*, France Ducasse clot une trilogie amorcée en 1986 avec *La double vie de Léonce et Léonil* et poursuivie en 1995 avec *Le rubis*. Même si l'on n'a pas lu ces deux premiers romans, on comprendra, entre les lignes, au fil des souvenirs évoqués, les événements tragiques qui ont marqué la vie de Lénore. On apprendra que Lénore a eu, il y a longtemps, une fille, Linda, et qu'elle l'a abandonnée, incapable de s'en occuper. Et que ce qu'elle fuit, c'est le souvenir de cette petite fille « qu'elle appelle encore de toutes ses forces, souffrant de la savoir femme, et libre. Libre, sa fille ne vient pas la voir. Ce dédain lui est insupportable. » On apprendra aussi que le père de Linda, Louis, était ce bébé dont on avait poignardé et éventré la mère sur le point d'accoucher, dans *La double vie de Léonce et Léonil*. Celui qui se racontait, dans *Le rubis*. Et celui qui avait, lui aussi, abandonné Linda. Dans *La matamata*, Linda et sa mère vont se retrouver, quasi miraculeusement, à Venise. Et s'approprier, tant bien que mal, dans la grande maison où elles emménageront et où elles élèveront tous les autres enfants.

Toute cette histoire finalement assez difficile à suivre est portée par une narration elle aussi complexe, où s'entremêlent la voix de Lénore, qui écrit quand le temps le lui permet, et une autre voix, en italique, un « nous » mystérieux, jamais nommé, pas tout à fait omniscient, mais qui semble lire dans les cœurs des personnages. Un « nous » qui réfléchit, comme pourrait le faire l'auteure elle-même, sur le destin de tout ce beau monde, et qui semble planer au-dessus du livre. « Cela ne fait pas sérieux, lira-t-on par exemple, nous le savons, de parler de la mort alors que Lénore est bien vivante. » Ou encore : « Comment se fait-il que cet homme sensé puisse aussi facilement admettre les intuitions de Lénore ? Gardons-nous bien d'élucider ce mystère ! »

Il y a, dans *La matamata* (c'est le nom, apprendra-t-on, d'une espèce de tortue que l'on retrouve dans les sables mouvants de la jungle amazonienne, et qui représente, dans cette histoire, une sorte de menace latente), beaucoup de ces jeux d'écriture. Des changements de point de vue, des allers retours entre présent et passé, des allusions à des auteurs et à des artistes (René Derouin, Pierre Morency, Octavio Paz...), que l'auteure s'est amusée à parsemer ici et là. Tout cela pourrait lasser, si ce n'était de la beauté de l'écriture de France Ducasse. Il y a, dans *La matamata*, une voix juste et belle, un imaginaire résolument original, une écriture un peu sauvage, intuitive et libre, qui cherche à percer les mystères du monde.

Pari risqué

On voyage aussi beaucoup, dans *L'homme et l'enfant maure*, le deuxième roman d'Albert Martin. Et ici encore, le voyage est l'occasion d'une fuite. De même que la Lénore de France Ducasse, Luc a quitté Montréal comme on quitte les lieux d'une tragédie. Après avoir perdu son fils, une perte dont il se sent, on ne nous dira pas pourquoi, responsable. Au Maroc, il arrivera peut-être à oublier ou à survivre à son malheur. Grâce à ce chauffeur de taxi qu'il a engagé pour son voyage, un homme secret, qui ne croit pas en l'amour, mais se méfie de tous les présages. Et à la petite Malika, une enfant recueillie sur la route, mystérieuse apparition qui traîne avec elle tout un bagage de secrets familiaux.



Après *Knock-out* (Les Herbes rouges, 1993), l'histoire d'un fils qui déteste son père, Albert Martin change radicalement de registre pour nous plonger dans un Orient nimbé de mystères, un univers de magie, de sorcellerie, de contes, de prophéties, de délire mystique, qui puise largement dans la philosophie orientale (l'auteur énumère d'ailleurs ses sources dans une bibliographie où l'on retrouve, entre autres, le *Grand commentaire de la métaphysique* d'Aristote, une *Histoire de la philosophie islamique*, un *Essai sur la confrérie religieuse des Aissaouas au Maroc* et un autre essai, *Le culte de Bouya Omar*).

Le ton est donné, *L'homme et l'enfant maure* (illustré des dessins naïfs de Louise Latraverse) entend nous dépayser, ébranler nos croyances et nous initier, au même rythme que son protagoniste, à une pensée qui n'exclut pas l'irrationnel.

Pari risqué, s'il en est. Mais Albert Martin réussit assez bien à tenir éveillé l'intérêt du lecteur. En alimentant un certain mystère qui n'est pas dépourvu de charme, et en nous ménageant quelques surprises. Si le lecteur accepte de suivre jusqu'au bout toutes les étapes de ce voyage initiatique, s'il accepte de traverser les passages obscurs de cet étrange roman, il finira par se laisser porter par la musique de *L'homme et l'enfant maure*.

Un roman banal

Retour à l'Ouest, et retour dans le temps. C'est aux îles de la Madeleine, au début du siècle (1922), que Gervais Pomerleau, un auteur originaire de Jonquière, absolument méconnu, mais qui n'en est pas moins à sa seizième publication, a situé son roman. Troisième tome d'une trilogie intitulée *Les chevaucheurs de vagues*, *Rocher-aux-Oiseaux* raconte le destin de la troisième génération d'une famille de gardiens de phares. Albin Bourque, « fils d'Elphège à Albin au défunt Pierre », est le plus jeune de sa lignée. Sur le Rocher-aux-Oiseaux, il vit dans des conditions extrêmement dures, depuis l'âge de six ans, et presque toute l'année, en compagnie restreinte. Outre les colonies d'oiseaux (fous de Bassan, cormorans, macareux moines, marmettes et mouettes), il y a

une demie[sic]-douzaine de poules qu'il faut bien nourrir si on veut manger des œufs de temps à autre. Et il y a une paire de porcs qu'on emmène porcelets, au printemps. Ajoutez à ça les six adultes, deux couples, un veuf, un célibataire et l'enfant, et la ménagerie est complète. (p. 17)

Un décor à la beauté sauvage, un phare, planté sur une île isolée, des personnages vivant en autarcie dans un climat sans merci : donnez ces ingrédients à un écrivain doué et vous aurez un roman fascinant.

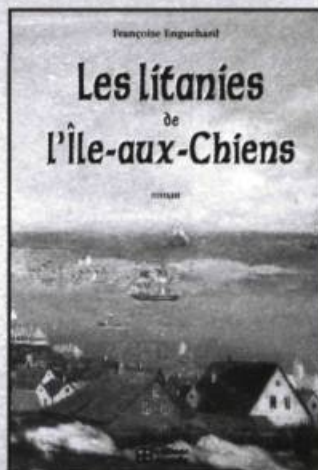
Or, même si l'auteur s'est abondamment documenté (il est aussi journaliste, et ça se sent), son histoire sombre, au bout de quelques pages, dans la banalité la plus navrante. Même si l'histoire s'appuie sur un bon nombre d'anecdotes véridiques, Gervais Pomerleau n'arrive pas à lui donner corps, pas plus qu'il ne réussit à donner une âme à ses personnages, dont les monologues intérieurs, interminables, redondants et inintéressants, ne sont que paroles creuses.

Albert Martin

Gervais Pomerleau



Nouveautés

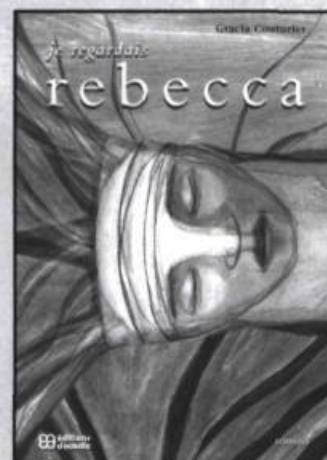


Roman, 352 p., 26,95 \$

Françoise Enguehard
Les litanies de l'île-aux-Chiens

« Ce premier roman séduit, étonne et crée l'attente... d'un prochain ! »

Julie Gauthier, *Le Gaboteur*

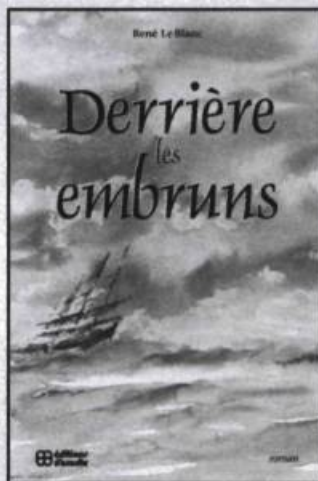


Roman, 284 p., 22,95 \$

Gracia Couturier
Je regardais Rebecca

« Livre exigeant... comme un rêve en mouvement. »

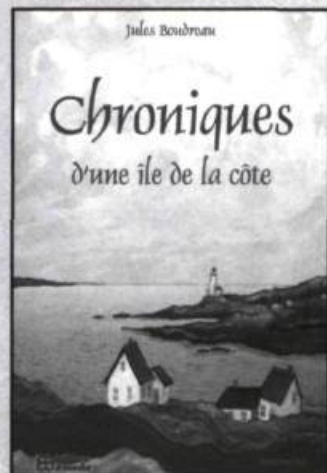
Laurent Laplante, *Nuit blanche*



Roman, 356 p., 26,95 \$

René Le Blanc
Derrière les embruns

« Derrière les embruns de la vie, un soleil plus fort, perçant les ténèbres de sa justice lumineuse. »



Nouvelles, 126 p., 19,95 \$

Jules Boudreau
Chroniques d'une île de la côte

« Un cinéaste pourrait s'inspirer de ce recueil pour porter à l'écran quelques tranches de la vie d'un peuple. »

Claude LeBouthillier

C.P. 885, Moncton (N.-B.), E1C 8N8
Tél. : 506.857.8490 • Téléc. : 506.855.3130
edacadie@nbnet.nb.ca

éditions d'acadie